

CAHIER CRITIQUE

PORTRAIT. Youssef Chebbi, qui signe avec *Ashkal* son premier long métrage de fiction, creuse la nuit depuis *Les Profondeurs*.

Le brûleur

Le premier court métrage qu'a tourné Youssef Chebbi il y a douze ans, *Vers le nord*, raconte un exode raté : le deal foireux de deux amis auprès d'un passeur sur une plage de Tunisie, la nuit – deux types un peu escrocs qui décident au dernier moment de ne pas épauler le crime. Le second, *Les Profondeurs* (2012), aux allures de *Trouble Every Day* rural, suit le retour dans son village natal d'un jeune vampire, sans s'appuyer sur la moindre stylisation du genre. Né en 1984 à Tunis, où il a bu la cinéphilie auprès du tenancier de bon conseil d'un vidéo-club appelé « Mauvais sang », arrivé en France à 17 ans puis étudiant en cinéma à Amiens et à Paris 8 (sous la houlette de Jean-Henri Roger), Chebbi n'a cessé lui-même de faire des allers-retours entre les deux pays, mais il remarque qu'il n'a jamais tourné en France. Son seul projet français est pour l'instant dans les limbes. De Tunis, il dit combien la configuration spatiale, l'« architecture bâtarde, sans suivi esthétique », lui ont toujours semblées cinématographiques, parce que l'on peut « inscrire tout et son contraire dans le même cadre ».

Il a suffi que sa mère se voie attribuer par l'État un terrain à bas prix dans le

quartier des Jardins de Carthage, quasiment sur l'antique cité et à quelques encablures de quartiers chics, pour que, de visite sur la maison en construction, l'impression « d'être observé par les immeubles inachevés » lui donne envie de venir faire de ce quartier « un studio à ciel ouvert ». Musicien de formation (il a créé avec des amis, dont son monteur Valentin Feron, le label Bookmaker Records et s'attelle à mettre sur pied un festival de musique à Tunis), Chebbi a commandé à Thomas Kuratli (compositeur notamment pour *Boîte noire* de Yann Gozlan) une musique bruitiste, entièrement acoustique, se servant d'instruments fabriqués sur place à partir de tuyaux et de plaques de métal, pour restituer l'écho atténué de chantiers que l'on entend du centre-ville, ce bruit de fond qui laisse ce non-lieu à l'écart. Il a aussi trouvé dans cet agrégat de maisons pour millionnaires, de pavillons relancés récemment et de chantiers arrêtés une image du rapport resté lettre morte de la commission « Vérité et dignité » de 2013, épais volume sur la dictature auquel « le gouvernement n'a réservé aucune suite, au motif qu'il fallait protéger la police, mobilisée contre le terrorisme ». Mais le rapprochement ne l'a

pas incité à dénoncer, à discourir sur la corruption ambiante ; dans son prochain film, en cours d'écriture, deux jumeaux qui travaillent dans une palmeraie sont confrontés à une invasion de charançons, parasites apportés par un gendre de Ben Ali qui avait fait importer des plantes non contrôlées : « Le sujet est encore politique, mais il ouvre à d'autres lectures. »

Nourri dans son adolescence de films de genre et encouragé par son producteur, à la suite de la lecture du scénario d'*Ashkal*, à revoir *Cure* de Kiyoshi Kurosawa, Chebbi s'ancre dans un territoire réel dont il creuse la densité plastique. La fin hermétique d'*Ashkal* reste à la lisière du fantastique : une esthétique qu'il veut « libérée du filtre du genre, et dotée de personnages qui sont davantage des récepteurs que des émetteurs. Même si Carthage a été détruite par le feu et que la révolution tunisienne est scandée d'immolations, ce motif du brasier est venu tard pour moi. Je cherchais une énergie qui contraste avec la rectitude et le gris des immeubles. J'ai voulu que la fiction se dépose sur eux comme un film, une cendre ». Dans *Babylon*, le documentaire qu'il a coréalisé avec Ismaël Chebbi et Ala Eddine Slim (réalisateur de *Sortilège – Tlameess*) en 2012, un camp de réfugiés venus de la Lybie en guerre s'érige à la frontière tunisienne à une vitesse hallucinante. D'une cordelette tendue sur des piquets, une ville entière et même la notion de propriété surgissent de terre en un plan, des séquences de danse collectives faisaient furtivement société, les ONG étaient de la partie, la révolte grondait, puis tout finissait par être détruit, rasé, ôté comme des ordures au petit matin. C'est de ce même mouvement de sac et de ressac que semblent procéder les « motifs » (*ashkal*) de la filmographie naissante de Youssef Chebbi : un monde naît, mais rien ne garantit qu'il ne disparaîtra pas aussi vite qu'il s'est bâti. En revenant dans le village de son enfance, le vampire des *Profondeurs* perdait même son immortalité. ■

Ch.G.

Propos recueillis par téléphone, le 13 décembre.



Youssef Chebbi.